

## MARIANNE CLOUZOT, LA « MUSICIENNE DU SILENCE », SE TAIT

Marianne Clouzot, la « *musicienne du silence* » comme la qualifiait si joliment Arnold Kohler en reprenant l'expression de Mallarmé, vient de nous quitter à la veille de son quatre vingt dix neuvième anniversaire : ce n'est pas seulement pour saluer la longévité exceptionnelle de l'artiste mais surtout pour rendre hommage à sa verve créatrice poursuivie jusqu'à son dernier jour avec le même bonheur qu'il nous faut revenir sur une carrière déjà évoquée dans ces colonnes.

Le *Magazine du Bibliophile* avait en effet présenté dans le n° 22 de novembre 2002 un parcours d'une œuvre développée depuis quelque soixante cinq ans et, dans le n° 41 d'octobre 2004, la naissance la même année des illustrations au pochoir de *La Petite Sirène* sur le conte d'Andersen.

Le moment est venu de faire état de son avant dernier et important ouvrage, édité en 2006 sous l'égide de la société Les Pharmaciens Bibliophiles, *Pandora*, d'après le poème d'Hésiode figurant dans le recueil *Les Travaux et les Jours*, qui allie – expérience non encore tentée par l'artiste – des légendes calligraphiées dans une forme typographique inédite à des compositions dont la rigueur et la grâce suivent au plus près l'interprétation personnelle par Marianne Clouzot du mythe célèbre de Pandore.

C'est d'ailleurs un travail double de transposition - texte et image – auquel s'est livré Marianne Clouzot sur l'éternel mythe de la boîte de Pandore né au VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère et toujours d'une actualité certaine : ne trouve-t-on pas en effet sur Internet plus de 350 000 rubriques auxquelles conduit ce thème qui fascine comme jamais notre époque et qui s'illustre malheureusement en tant d'occasions ? Mais l'artiste n'omet pas de faire place dans ses légendes comme dans ses gravures à cette consolation qu'Hésiode offrait à l'humanité sous la forme de l'espérance surgie du fond de la boîte et qui s'accorde si parfaitement aux propos de François Boucher déjà rapportés antérieurement pour qui l'œuvre de Marianne Clouzot « *précise, dense et harmonieuse, irradie une joie paisible et lumineuse* ».

Dans la lignée, à cinquante années d'intervalle, du *Cantique des Cantiques* (1951), de *L'Hypocrite Sacré* de Gabriel Audisio (1954) ou encore de *La Jeune Parque* de Paul Valéry (1958), *Pandora* témoigne ainsi d'une continuité exemplaire mais sans cesse renouvelée de l'inspiration, toujours frappée du sceau de la construction dépouillée. Ces motifs épurés n'excluent cependant nullement la souplesse des contours sinueux, les diagonales inscrivent l'élan des figures et, tandis que les formes graciles soulignent la féminité de Pandora, le trait incisif ondule et structure l'espace dense. En contrepoint du dessin lové qui apparaît ainsi dans les vigoureuses planches gravées au burin à partir de la maquette de l'artiste, l'équilibre est maintenu par le graphisme inventif des légendes conçues également par l'artiste, dont la gravure sur bois conserve toute la prégnance.

La profondeur du fond noir, obtenu par le recours à une encre d'une densité exceptionnelle, faisant littéralement jaillir le trait blanc en réserve des 17 planches de format 38 x 28cm dont certaines sont doubles, accentuée encore par le support constitué d'un BFK Rives légèrement teinté, le caractère percutant des caractères manuscrits ainsi gravés, sont à mettre au crédit de l'Atelier Mérat-Auger qui a assuré aussi bien la gravure que le tirage de l'ouvrage à 180 exemplaires, complété par 20 suites des planches sur grand papier du Moulin Richard de Bas.

On ne peut mieux alors se référer à cette définition que Henri Matisse donnait de l'illustration bibliophilique dans laquelle il voyait « *l'image plastique du poème* » : s'il est vrai que nombre de réalisations contemporaines s'accordent à cette approche, celles de Marianne Clouzot relèvent pour leur part sans conteste de cette veine, tant sa prédilection manifeste pour les ouvrages poétiques la conduisait à leur offrir ce support graphique à la fois souple et nerveux qui lui était propre.

Parallèlement à cette publication, on se doit de rappeler que le Musée d'art moderne Richard Anacréon à Granville (voir le n° 54 du *Magazine du Bibliophile* dans la rubrique « Expositions ») avait présenté notamment l'été précédent, dans le cadre de la vaste manifestation « Ecumes de mer » consacrée à l'inspiration maritime, l'ensemble des planches de *La Petite Sirène* richement accompagnée d'originaux et d'autres œuvres de Marianne Clouzot. À cette occasion, un film délicieux, *Marianne Clouzot ou l'enfance de l'art*, réalisé en 2005 par Jean-Noël Roy et Marie Mehu, nous laisse le meilleur témoignage de la spontanéité et du charme de l'artiste, dont la personnalité toute de simplicité et en même temps foisonnante, s'adresse à chacun de nous dans sa fraîcheur immuable.

Ultime étape de son parcours, Marianne Clouzot achevait peu avant sa disparition, avec le concours de l'Atelier du Lys animé par Joseph Lichaa et son épouse, un ouvrage transposé au pochoir de la même manière que *La Petite Sirène*, les *Amours de Cassandre* de Ronsard : la particularité de l'illustration est d'en être constituée uniquement d'immenses lettrines propulsées sur les pages de gauche de l'ouvrage en regard des vers, lettrines auxquelles la technique employée donne une puissance particulière et dont il n'existe aujourd'hui certainement pas d'équivalents.

Ainsi était mis le point final à la carrière d'une artiste qui apparaissait comme la dernière représentante de ces « illustrateurs des années cinquante » dont elle avait su conserver le charme certain tout en le transcendant continuellement par son inventivité graphique et sa maîtrise du dessin, bien représentatives l'une et l'autre de la vivacité d'esprit dont elle faisait montre en toutes occasions.

Marianne Clouzot partage ainsi avec quelques uns le privilège d'avoir vécu toutes les ruptures de près d'un siècle d'évolution artistique tout en demeurant fidèle à elle-même grâce à son talent protéiforme.

Son souvenir devrait d'ailleurs longuement perdurer aussi au Japon puisque sa fidèle amie depuis trente ans, Michiko Tanaka, longtemps directrice des éditions de l'Unesco, financera sur ses fonds personnels aux environs de Kobé une fondation entièrement consacrée à ses œuvres.

Lorsque l'on songe à l'emprise orientale sur l'espace végétal, nul emplacement ne pourrait donc mieux leur convenir puisqu'il permettra, de même que dans le film qui vient d'être cité où Marianne Clouzot évoluait dans un beau décor de ce type, de voir ces œuvres « *accorder les rêveries diffuses à l'ordre comme le jardinier ordonne les éléments libres de la nature* » (Christian Zervos).

Gilbert Birnbach

## Principaux ouvrages réalisés par Marianne Clouzot

*Chansons d'Amour* (1928)

*Sylvie* de Gérard de Nerval (1944)

*Jeunesse* (1945)

*Les Plaisirs et les Jeux* de Georges Duhamel (1946)

*La Tentative amoureuse ou le traité du vain désir* d'André Gide (1950)

*Le Cantique des Cantiques* (1951)

*L'Hypocrite Sacré* de Gabriel Audisio (1954)

*La Treille Muscate* de Colette (1955)

*La Jeune Parque* de Paul Valéry (1958)

*Les Chansons et les Heures* de Marie Noël (1958)

*Sonnets* de Louise Labé (1959)

*Lettres de la religieuse portugaise* de Marianne Alcoforado (1960)

*Mireille*, de Frédéric Mistral (1962)

*Elpénor* de Jean Giraudoux (1982)

*Volupté* de Sainte-Beuve (1984)

*Tu dors et je te regarde* (1988)

*Pervigilium mortis* de Pierre Louÿs (2002)

*La Petite Sirène* de Hans Christian Andersen (2005)

*Pandora* d'après Hésiode (2006)

*Les Amours de Cassandre* de Ronsard (2007)